

Étudier à l'Université malgré tout

Tania Zittoun et Teuta Mehmeti²⁹

L'hypothèse d'une distance culturelle entre famille et école est souvent mobilisée pour expliquer l'échec scolaire de jeunes issus de classes sociales basses, ou encore de la migration. Pourtant, lorsque l'on examine de plus près, d'une part, les mécanismes de sélection scolaire, et d'autre part les trajectoires individuelles, il apparaît parfois que les choses sont plus complexes. En nous basant sur une étude portant sur des jeunes femmes issues de la migration kosovare en Suisse et étudiantes à l'Université, nous montrons que, au contraire, ces jeunes femmes s'appuient précisément sur les ressources symboliques qu'elles trouvent dans leur famille pour soutenir leur projet de formation.

Une approche qui articule le socioculturel et la perspective de la personne

Notre approche socioculturelle en psychologie part du principe que le champ sociétal crée les conditions de vie des personnes, mais aussi, leur donne les moyens mêmes de se développer et d'agir, et ce faisant, de participer à la transformation de ce champ. Inspirée des travaux du russe Lev Vygotsky³⁰, cette approche s'intéresse au sens que les personnes donnent à leurs expériences et aux situations qu'elles traversent³¹. Elle examine en particulier la manière dont la « culture donne forme à l'esprit », ou aux médiations psychiques de la pensée et de l'action dans la vie de tous les jours³².

Nous suivons ici le cas de jeunes femmes en formation, en nous intéressant, comme nous l'avons proposé ailleurs, à trois processus de changement particulièrement saillants lorsque les personnes vivent des événements qui remettent leur quotidien en question (ou expériences de « rupture ») : des dynamiques de remaniement identitaire, des processus

²⁹ Teuta Mehmeti est assistante doctorante à l'Institut de psychologie et éducation & Tania Zittoun professeure ordinaire & directrice de l'Institut de psychologie et éducation.

³⁰ Lev S. Vygotski, *Pensée & langage*, 3^e éd. (Paris: La dispute, 1934/1997).

³¹ Jean-Yves Rochex, *Le sens de l'expérience scolaire* (Paris: Presses universitaires de France, 1998); Tania Zittoun, « La musique pour changer la vie. Usages de connaissances, dynamiques de reconnaissance », *Education & Sociétés* 22, n° 2 (2008): 43–55.

³² Jerome S. Bruner, *...car la culture donne forme à l'esprit. De la révolution cognitive à la psychologie culturelle* (Genève: Eshel, 1997); Christiane Moro et Nathalie Muller Mirza, éd., *Sémiotique, culture et développement psychologique* (Villeneuve d'Ascq, France: Presses Universitaires du Septentrion, 2014).

d'apprentissage, et des processus de construction de sens³³. Un des enjeux est en particulier celui de maintenir un sens de continuité personnelle aux travers de sphères d'expériences différentes, dont les cadres sociaux fixent des règles et des valeurs contradictoires. Nous mettrons donc en évidence les éléments culturels – des objets symboliques complexes, comme des livres, des proverbes, des chansons - que ces jeunes femmes mobilisent parfois d'une sphère à l'autre comme ressources symboliques³⁴, c'est-à-dire comme médiations psychiques leur permettant de soutenir ces processus de construction de sens.

Nous nous basons sur une recherche effectuée par l'une d'entre nous (Teuta Mehmeti), qui a mené seize entretiens biographiques et thématiques avec des jeunes femmes universitaires originaires du Kosovo, recueilli quinze textes rédigés par celles-ci au sujet de leur parcours scolaire, et analysé ce matériel³⁵. Nous montrons d'abord les obstacles que rencontrent ces jeunes femmes, puis mettons en évidence comment les éléments culturels rencontrés en famille peuvent leur servir de ressources pour donner sens à leur engagement scolaire. Nous avons préservé les marques d'oralité des extraits transcrits – un langage assez informel dans le cadre des échanges avec la chercheuse (elle-même née au Kosovo, et ayant un âge proche des jeunes femmes interrogées). Nous avons choisi d'exposer ces extraits tels quels, car nous pensons qu'ils peuvent illustrer le langage vif, voire cru, que peuvent employer ces jeunes femmes lorsqu'elles sont amenées à discuter de sujets qui font appel à des expériences et éléments qui les touchent et qu'elles n'ont peut-être pas eu l'occasion d'élaborer et d'exposer dans d'autres cadres.

Le contexte socio-historique : obstacles

Toutes nées au Kosovo, ces jeunes femmes sont venues en Suisse avec leurs parents dans les années 1990, à cause de l'insécurité économique et politique dans leur pays d'origine. En parallèle, la Suisse alors confrontée à des difficultés économiques avait adopté des politiques migratoires restrictives, se traduisant par une montée de xénophobie. Les médias représentaient alors fréquemment les migrants albanais comme des « dealers », issus d'une

³³ Anne-Nelly Perret-Clermont et Tania Zittoun, « Esquisse d'une psychologie de la transition », *Education permanente*, n° 1 (2002): 12–14; Tania Zittoun, *Donner la vie, choisir un nom: Engendrement symboliques* (Paris: L'Harmattan, 2004).

³⁴ Tania Zittoun, *Transitions. Development through symbolic resources*, Coll. Advances in Cultural Psychology: Constructing Development (Greenwich (CT): Information Age Publishing, 2006); Tania Zittoun, « Symbolic Resources and Sense-Making in Learning and Instruction », *European Journal of Psychology of Education*, 29 juin 2016, 1–20; Tania Zittoun et Michèle Grossen, « Cultural elements as means of constructing the continuity of the self across various spheres of experience », in *The interplays between dialogical learning and dialogical self*, éd. par Margarida César et Beatrice Ligorio (Charlotte, NC: InfoAge, 2012), 99–126.

³⁵ Teuta Mehmeti, « Réussite scolaire de jeunes femmes kosovares : quels processus psycho-sociaux ? », *Dossiers de psychologie et éducation*, n° 70 (2013): 5–125.

« culture et structure familiale patriarcale», associées aux « crimes » d'honneur etc.³⁶ Par ailleurs, les statistiques montrent que seule une petite proportion de cette population avait obtenu un diplôme de niveau universitaire dans leur pays d'origine, et que même lorsque c'était le cas, ces personnes n'avaient que très rarement la possibilité d'exercer en Suisse un emploi hautement qualifié³⁷. Enfin, certains rapports montrent que les jeunes albanophones font en Suisse partie des élèves les moins enclins à fréquenter une école préparant à la fréquentation de lycée et études aux exigences élevées³⁸, et sont le plus fréquemment orientés vers des structures scolaires spécialisées, aux exigences élémentaires.

Plusieurs des jeunes femmes interrogées ont directement perçu les effets de ces dynamiques, et en particulier de la discrimination scolaire, allant parfois à l'encontre de leur projet personnel ou familial ; en voici un exemple. Les deux parents de Flora ont obtenu des diplômes du degré tertiaire (universitaire) et lui ont transmis ce que l'on peut appeler un ethos scolaire. Dans son récit, elle rapporte plusieurs épisodes de discrimination dont elle a directement fait l'objet. Ainsi, durant sa scolarité obligatoire, et suite à un déménagement, Flora raconte qu'elle est « allée dans un quartier où y'avait vraiment que des étrangers... albanais, portugais » et juge que dans sa nouvelle école « on nous poussait beaucoup moins à travailler ». Son ambition aurait été même mal perçue par les enseignants qui, rapporte-t-elle, ont téléphoné à ses parents, étonnés que leur fille ait pleuré en recevant de mauvaises notes. Deux autres épisodes narrés suggèrent que la jeune femme s'est directement trouvée confrontée aux découragements des enseignants :

« Ensuite on nous a emmenés au cycle [école secondaire I]³⁹, pareil, que des étrangers. J'avais 5.8 de moyenne [six étant la meilleure note en Suisse], on m'disait que j'aurais pu être esthéticienne. (...) [Puis] je suis allée au collège [école secondaire II], j'étais la seule albanaise (...) et pis là pareil ».

Dans le cas de Flora, comme dans celui d'autres jeunes femmes, le système scolaire n'a pas facilité l'accès à l'Université, bien au contraire. Ce premier bref tableau des éléments contextuels permet de rappeler que la question du succès ou de l'échec scolaire ne dépend pas que des élèves; des dynamiques socioculturelles bien plus puissantes sont à l'œuvre.

³⁶ B. Burri-Sharani et al., « La population kosovare en Suisse » (Bern-Wabern: Office fédéral des migrations (ODM), 2010); Janine Dahinden, « Are you who you know? A network perspective on ethnicity, gender and transnationalism. Albanian-speaking migrants in Switzerland and returnees in Kosovo », in *Identity Processes and Dynamics in Multi-Ethnic Europe*, éd. par C. Westin et al., IMISCOE Research Series (Amsterdam: Amsterdam University Press, 2010), 127-47.; B. Schader, éd., *Albanischsprachige Kinder und Jugendliche in der Schweiz. Hintergründe, schul- und sprachbezogene Untersuchungen* (Zurich: Pestalozzianum Verlag, 2006).

³⁷ Burri-Sharani et al., « La population kosovare en Suisse », 42.

³⁸ Office Fédéral de la Statistique, « La population étrangère en Suisse. Edition 2008 » (Neuchâtel: OFS, 2008), 50.

³⁹ Les éléments entre [crochets] sont des précisions amenées par nous ; (...) indique des parties de texte supprimées ; les italiques sont des accents à l'oral ; toutes les traductions sont de nous.

Les obstacles comme défi

Bien que le système scolaire semble créer des obstacles à la formation de ces jeunes femmes, et contrairement à l'idée que leurs difficultés proviennent d'une éventuelle « distance culturelle »⁴⁰, il apparaît que plusieurs d'entre elles ont précisément transformé ces potentiels obstacles en sources de mobilisation pour réussir à l'école, en se réappropriant le projet et l'histoire migratoire de la famille, ainsi que les aspirations de leurs parents et la valeur que ceux-ci attribuent à l'école. Ces valeurs et cette histoire semblent permettre aux jeunes femmes de développer un rapport particulier à leur formation: apprendre et réussir à l'école prennent ainsi le sens d'une rétribution pour les sacrifices et efforts consentis par les parents et la famille, et d'une lutte contre les stéréotypes et la discrimination envers la communauté albanaise. Le texte rédigé par Flora sur son parcours scolaire reflète ces deux aspects :

« Le plus frustrant pour moi était le fait que certains professeurs ne se gênaient même pas de montrer leur mépris envers les étrangers devant toute la classe, et plus précisément envers certains étrangers comme les Albanais. Cependant, il est vrai que cela m'a toujours poussé à donner le meilleur de moi-même dans mes études, afin de prouver à certains professeurs et à la population en générale, qui n'a envers les Albanais que l'image négative donnée par les journaux, que nous aussi sommes capables d'être de bons étudiants, comme les autres (...). J'ai toujours essayé de donner le meilleur de moi-même, et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord, afin d'accomplir une certaine satisfaction personnelle, mais également pour montrer à mes parents que les sacrifices qu'ils ont dû faire durant leurs vies pour nous assurer un avenir meilleur n'étaient pas inutiles. En effet, mes parents ont terminé à Prishtina des études universitaires et occupaient des postes importants jusqu'aux années 90, lorsqu'ils furent renvoyés par les forces serbes. (...) En Suisse, mes parents n'ont pu exercer leurs professions, à savoir ingénieur en télécommunication pour mon père et professeur de biologie pour ma mère. Pour moi, faire des études est non seulement une nécessité d'un point de vue professionnel, mais également un devoir vis-à-vis de mes parents et de mon peuple dont la grande majorité des étudiants restés au pays rêveraient d'étudier dans les conditions offertes par les facultés suisses ».

Herolinda, également confrontée à une série d'obstacles posés par des enseignants ne soutenant pas son projet scolaire malgré des performances élevées, développe plus largement une « colère » face aux inégalités produites par l'école, dès lors qu'elle comprend, aux dires d'une amie enseignante, que les décisions d'orientation répondent à des impératifs économiques :

« Parce qu'un élève qui redouble ça lui fait une année de plus dans le système scolaire ça fait des frais en plus donc [mon amie me dit] « nous en tant que profs on doit penser aux frais qu'on

⁴⁰ Mariëtte de Haan et Ed Elbers, « Minority status and culture: local constructions of diversity in a classroom in the Netherlands », *Intercultural Education* 15, n° 4 (1 décembre 2004): 441-53.

engendre » (...) et là j'ai vraiment été dégoûtée c'est là que j'ai commencé vraiment à être en colère, j'me suis dit en fait tout ça, c'était pour économiser de l'argent ! »

Ainsi, nous voyons ces jeunes filles se réapproprier leurs trajectoires familiales et scolaires et en faire un mobile d'investissement dans leur formation. L'usage des éléments culturels de ces jeunes femmes va cependant au-delà.

Usage de ressources symboliques

Dans les récits de ces jeunes femmes kosovares, nous avons ainsi majoritairement trouvé des traces de leurs efforts pour rendre cohérentes leur aspiration personnelle et leurs expériences à l'école et en famille. En créant et maintenant une continuité entre leurs différentes sphères d'expériences, ces jeunes femmes semblent élaborer une continuité identitaire et pouvoir s'investir dans les apprentissages. Nous avons déjà mentionné le motif de lutte contre la discrimination et les inégalités en tant que source de mobilisation. Les jeunes femmes font également appel à d'autres ressources importantes. Ce faisant, elles font plus que « reproduire un héritage » ; au contraire, elles font appel à des ressources symboliques pour conférer un sens personnel à leur expérience scolaire, migratoire et familiale. Ces ressources symboliques apparaissent lorsque, au fil des interviews, les jeunes femmes sont interrogées sur les films ou les livres qui les ont marqués et qui jouent un rôle important pour elles.

Certaines jeunes femmes trouvent des éléments culturels pertinents à l'école. Elvana fait ainsi référence aux ouvrages qu'elle a lus dans le cadre de son travail de diplôme au lycée : *« mon travail de maturité [baccalauréat] j'ai dû lire beaucoup de livres en fait par rapport aux femmes et au féminisme, ben ça, ça m'a marquée. (...) j'sais aussi que justement après je serais aussi beaucoup plus justement dans le sens à défendre le droit de la femme en général».*

Au-delà de ces ressources rencontrées dans le cadre scolaire, la plupart des jeunes femmes ont mentionné des éléments culturels rencontrés en famille. Ceux-ci deviennent pour elles des ressources symboliques leur permettant de conférer du sens à leur présence en Suisse, de trouver les moyens de surmonter des difficultés éventuelles, ou encore de développer une identité de « battante ».

Ema évoque une chanson qui lui rappelle l'arrivée de sa famille en Suisse:

« J'ai une chanson qui nous accompagnés quand on est arrivé en Suisse (...) « Oj Kosovë oj Nëna ime » [Oh Kosovo oh ma mère] (...) C'est vrai que c'est quelque chose qui nous a beaucoup accompagnés durant notre enfance. C'est là à ce moment-là, où on est dans c'train, on arrive en Suisse on sait pas où on est, pis, j'ai ma petite sœur quiii, qui a deux ans et demi pis qui chante ce truc dans le train. Et pis pour mes parents c'était dur, parce qu'ils quittaient (...) malgré eux, leur

pays, leurs racines. J'me souviens que ça a été un moment dur, mais pour nous ça restera, pour toute la famille, un souvenir énorme. Et c'est, une chanson, à laquelle je suis très liée émotionnellement (...) c'est le seul truc où, j'ai une intensité émotionnelle à chaque fois que j'entends ce truc ».

Cette chanson prend pour Ema un sens important et est affectivement investie encore des années plus tard. Dans le cadre de l'entretien, on peut faire l'hypothèse que celle-ci soit pour elle une ressource symbolique permettant de mettre en mot des expériences d'enfant, ancrant ainsi sa trajectoire dans un événement fondateur, soutenant son investissement scolaire.

Valbona évoque quant à elle des films albanais dont elle apprécie le scénario ; elle mentionne en particulier un film dont le personnage principal est une femme qui ne souhaite pas que l'on dirige sa vie :

“14 vjeç dhendërr” (...) c'est une jeune fille qu'on marie (...) à un p'tit gamin de quinze ans (...) Mais elle, elle aime quelqu'un, tu vois (...) toute l'histoire c'est de comment elle joue sur, des trucs de jalousie, etc. pour casser son mariage. (...) et l'personnage de la fille en fait, qui joue ça, j'adore je m'y retrouvais. Parce que, j'aurais fait pareil quoi, genre tu t'écrases pas, (...) c'est du féminisme, c'est de l'indépendance ».

Là aussi, on peut faire l'hypothèse que ce film est utilisé par la jeune femme comme ressource symbolique qui soutient sa posture autonome et donne sens à ses engagements.

Les jeunes femmes interrogées mentionnent également des éléments de la tradition orale albanaise souvent transmis au sein des familles. Ces éléments sont utilisés comme ressources symboliques pour soutenir l'idée que l'engagement dans le travail est un moyen d'atteindre ses buts. Ainsi, le proverbe « punë punë natë e ditë që të shohum pak dritë » [« labeur labeur jour et nuit afin que nous puissions voir un peu de lumière »] est cité par Flora ; Elina raconte quant à elle que sa mère lui disait « Eshtë qka është puna e hershme se tani ski qka qohesh hiq » [« il ne vaut la peine de commencer un travail que de bon matin », expression pouvant correspondre au proverbe « l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt »].

Enfin, neuf des seize participantes ont parlé de personnages de l'histoire albanaise qui semblent prendre pour elles un rôle de ressource identitaire ou de figure identificatoire. Ainsi, les personnages de Scanderbeg ou Rugova sont mentionnés pour leur combat pour défendre leur pays. La figure de l'écrivain Ismail Kadare est mobilisée dans le discours de certaines jeunes femmes comme figure emblématique de « l'intellectuel albanais », les motivant à valoriser leur sens critique : « il a super bien, bien critiqué, avec un bon niveau » (Sara). Ema quant à elle, mentionne fièrement Mère Teresa « c'est pour le côté fierté parce qu'on pourra reprocher tout ce qu'on veut aux Kosovars [mais il ne] faut pas que les gens oublient que mère Teresa à la base elle s'appelle Gonxhe Bojaxhiu pis qu'elle vient d'là-bas. C'est une vraie fierté je trouve et (...) ça casse tous vos préjugés ».

Ainsi, ces jeunes femmes trouvent dans les valeurs, les éléments culturels et des figures historiques transmis en famille, des ressources symboliques qui leur permettent de développer ou soutenir leur identité de personne engagée, intellectuelle, défendant une cause. Elles peuvent ainsi, faisant appel à ces médiations symboliques, donner sens à leur projet de formation, s'investir dans les apprentissages, et donner sens aux obstacles rencontrés.

Pour conclure

Les parcours migratoires mettent souvent les projets scolaires ou de formation des jeunes hommes, mais surtout de jeunes femmes, en péril. Nous examinons ici le cas de jeunes femmes nées au Kosovo et ayant migré avec leur famille en Suisse, et qui sont engagées dans des études universitaires. Ces succès sont remarquables, car les obstacles à ces trajectoires de formation sont nombreux : difficultés conjoncturelles, familles à statut socioéconomique modeste en Suisse, discrimination à l'égard des jeunes issus de la migration à l'école, orientation vers des filières à moindres exigences. Notre analyse montre cependant que ces jeunes femmes arrivent à l'Université précisément en se servant de ces obstacles comme mobiles d'engagement, et en faisant appel à des éléments culturels transmis dans leur familles – proverbes, films, figures politiques – comme ressources symboliques qui leur permettent de formuler leur trajectoire et leurs projets, et soutenir ainsi leur identité et le sens qu'elles confèrent à leur formation, envers et contre tout.



Mehmeti Teuta



Zittoun Tania